

■ Revues générales

Comment remédier à la grossophobie ?

RÉSUMÉ : La forte progression de l'obésité, qui touche particulièrement les enfants et les adolescents, s'accompagne d'une grossophobie décomplexée, qui fait rage sur les réseaux sociaux. Pourquoi un tel acharnement à l'égard de personnes qui sont les premières à souffrir dans leur chair de cette condition peu enviable ? De quoi la grossophobie est-elle le nom ? Que recouvre-t-elle exactement ? Les témoignages, de plus en plus nombreux, de femmes victimes, souvent dès l'enfance, de cette discrimination ordinaire liée au poids révèlent une très vive souffrance, une blessure narcissique béante. La stigmatisation sociale est, dans ce cas, intériorisée et peut se transformer en haine de soi. Les représentations jouent en effet ici un rôle capital. Le courant récent de *body positivity* a bien tenté de les modifier mais, en clamant haut et fort la fierté d'être gros, il nourrit la grossophobie qu'il entend combattre.



Y. CONSTANTINIDÈS

Espace éthique IDF et Sorbonne Université,
PARIS.

Croiser par hasard une personne très corpulente s'apparente à une rencontre du troisième type : on peine à contenir son étonnement, on ressent même parfois une pointe d'effroi. C'est comme si elle *débordait* ou *excédait* l'humanité ordinaire. Les gens raisonnablement gros, si l'on ose dire, ne provoquent pas des réactions aussi fortes ; ils peuvent passer inaperçus même s'ils ne répondent pas aux canons de beauté en vigueur.

Ce premier mouvement de surprise ou de dégoût est la première violence que ressent la personne obèse, qui n'a nulle part où se cacher. Impossible de se dérober à ces regards inquisiteurs, vaguement teintés de pitié ou lourds de reproches. Elle aimerait sans doute se faire toute petite, mais elle sature bien malgré elle l'espace. Le pire est qu'elle a conscience d'être spontanément dépersonnalisée, réduite à une masse inerte et molle, "identité" grossière qu'elle n'a évidemment pas choisie. On peut être épais et fin à la fois, mais comment défier les préjugés immédiats de ceux qui, bien qu'eux-mêmes en surpoids, jugent pourtant *cette grosseur-là* excès-

sive ? Comment, en effet, faire valoir sa subjectivité lorsqu'on est prisonnier d'un corps surdimensionné, que l'on a du mal à manœuvrer ? Il faudrait pouvoir faire abstraction de cette enveloppe envahissante, mais son hypervisibilité fait écran et empêche toute présomption de normalité.

■ Une discrimination précoce et constante

Il est d'autant plus difficile d'oublier sa rondeur manifeste quand elle est apparue tôt. Le jeune enfant en surpoids a droit à d'incessantes remarques – ses parents aussi d'ailleurs, que l'on culpabilise allégrement – comme si le tour de taille éclipsait tout le reste. Un destin terrible de tête de turc, des autres enfants mais aussi d'adultes insensibles et cruels, se profile ainsi dès le plus jeune âge.

Cette stigmatisation précoce et continue est comme une marque au fer rouge dont on ne pourra par la suite se défaire facilement. Si les blessures précoces d'amour-propre sont si profondes, c'est "*pour ce que nous avons*

tous été enfants avant que d'être hommes" [1], comme le dit Descartes. L'impression qu'elles ont fait sur notre âme est si grande que nous peinons, même des décennies plus tard, à faire la part des choses.

Dans son salubre *Coup de gueule contre la grossophobie*, Anne Zamberlan, qui a d'ailleurs forgé l'expression, décrit parfaitement cette perte de l'innocence enfantine : « *C'est une institutrice qui a vraiment sonné le glas de mon enfance heureuse. J'avais 8 ans. Cette sadique prenait un malin plaisir à déclarer devant la classe hilare que j'étais trop grosse, "vraiment trop grosse". [...] Elle hurlait : "Anne, debout ! Montre-toi, que tout le monde te voie bien. Mais voyons, tu as encore grossi."* » [2]

Elle décrit, à partir de là, un long chemin de croix, où l'on ne peut même pas compter sur les médecins pour un peu de compassion ; ils enfoncent bien plutôt le clou... Entre les proches terrifiés par les formes qui s'installent insidieusement et les passants bien intentionnés, qui s'inquiètent à mi-voix de la santé du petit obèse qu'ils croisent, comment ne pas se sentir "anormal" ?

On imagine aisément les dégâts psychiques qu'entraîne ce vécu monstrueux à l'adolescence, période où l'image du corps est si sensible. Il a fallu à cet enfant trop enrobé grandir dans un monde profondément grossophobe, qui l'a contraint à interioriser cette haine de soi et de son corps [3].

■ Un surmoi pesant

C'est sans doute pour cela qu'autant d'autrices¹ privilégient le récit, qui leur permet de dissimuler "ce corps exécrable" [5], cette apparence si trom-

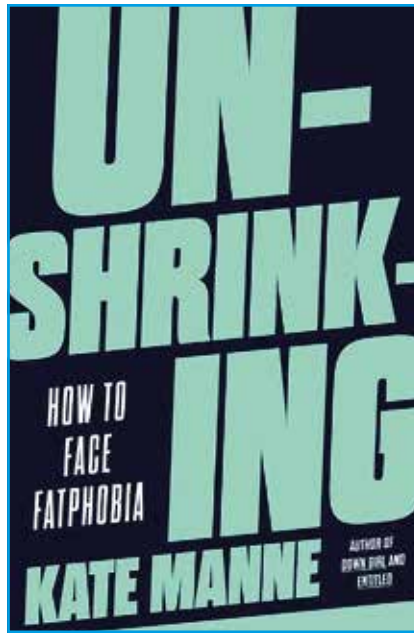


Fig. 1 : Trop visible. Comment faire face à la grossophobie, Kate Manne.

peuse au premier abord. L'essayiste féministe Kate Manne raconte ainsi avoir décliné la proposition de son éditeur d'aller promouvoir son premier livre à Londres, de peur d'être au centre de tous les regards et d'être traitée de grosse [6] (fig. 1). Il ne lui était possible de se dévoiler qu'à condition d'escamoter ce corps omniprésent et embarassant : « *La grossophobie m'a donc privée de beaucoup de choses dans la vie. Elle m'a obligée à mener un calcul social prudent où le risque d'être jugée, moquée et discréditée à cause de mon gros corps l'emportait sur l'éventuel bénéfice que je tirerais de l'exposition. C'est ainsi que je me suis soustraite au regard du public.* » [6].

On sous-estime généralement le vécu catastrophique de ces écorchées vives, raillées ou prises en pitié, dès l'enfance ou l'adolescence pour certaines, à cause de leur obésité. Cette dissonance entre le

corps perçu ou souhaité et le corps réel est bien sûr désastreuse.

La dysmorphophobie est extrêmement répandue de nos jours avec la comparaison permanente au corps idéal, parfait, partout affiché² [7]. Mais elle est particulièrement prononcée chez la personne très corpulente, dont l'écart par rapport à cette prétendue norme est monstrueux et impossible à combler. On fait en effet miroiter à l'individu plus ou moins gros une perte de poids spectaculaire pour le rapprocher du "corps de ses rêves", mais cet horizon de rédemption esthétique et calorique est hors de portée de l'obèse, qui ne peut compter au mieux que sur l'ultime recours qu'est la chirurgie bariatrique.

Surpoids et surmoi vont certes toujours de pair mais la culpabilité est infiniment plus grande chez celui ou celle qui a fait depuis longtemps le deuil d'un corps simplement normal. À la stigmatisation ordinaire s'ajoute alors l'autostigmatisation, encore plus pernicieuse. Dénigrement systématique de soi que n'atténue pas l'idée récente que l'obésité est une maladie et que l'on n'en est donc pas responsable.

■ Un combat politique ?

Le courant des *fat studies* aux États-Unis (fig. 2) rejette d'ailleurs le terme d'obésité à cause de sa connotation médicale. Et il est vrai que parler d'"obésité morbide" est peu engageant pour les personnes concernées ; cela revient de facto à réifier la grosseur, à l'objectiver comme condition³.

De là découle d'ailleurs le raccourci trompeur consistant à associer systématiquement surpoids et problèmes de santé⁴. Les médecins savent pertinem-

¹ Les femmes sont naturellement plus sujettes à la grossophobie que les hommes [4].

² Ce corps justement idéal est présenté comme une norme absolue alors même qu'il est l'exception miraculeuse.

³ L'objectivation médicale de l'obésité commence dès la seconde moitié du XIX^e siècle, comme l'a montré Georges Vigarello [8].

⁴ Or, le poids en soi "n'est pas un bon indicateur de l'état de santé général", comme le souligne à juste titre la militante québécoise Gabrielle Lisa Collard [9]. On peut parfaitement être gros et en bonne santé.

Revue générale

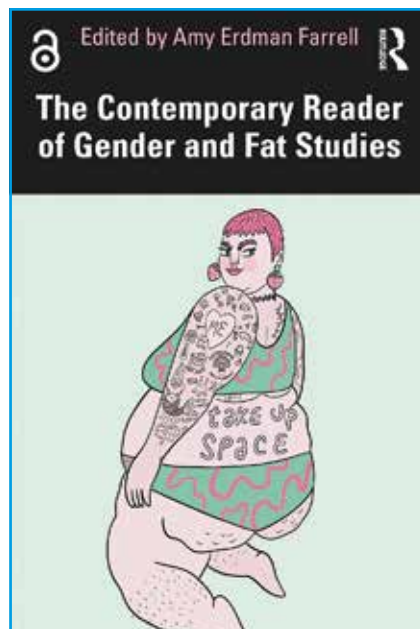


Fig. 2 : Un ouvrage récent qui associe études sur le genre et sur la grosseur.

ment que cette corrélation est simpliste, que la maladie est imputable à bien d'autres facteurs que la masse corporelle, mais ils reproduisent tout de même les préjugés communs [10].

Cette froide médicalisation (calcul de l'IMC (fig. 3), rappel systématique des comorbidités, etc.) fait peu de cas du vécu pourtant écrasant de cette maladie pas comme les autres. Pour les chercheuses qui relèvent de ce courant interdisciplinaire et intersectionnel, qui dénoncent les inégalités dues au poids dans les sociétés occidentales, l'approche étroitement médicale fait l'économie de la dimension politique et du lien avec d'autres formes de discrimination de minorités (trop) visibles comme la xénophobie ou l'homophobie. Sur le modèle des *gender studies* et des *disability studies*, les études sur le genre et le handicap, on part du principe que les gros, tout comme les femmes ou les personnes en situation de handicap, sont

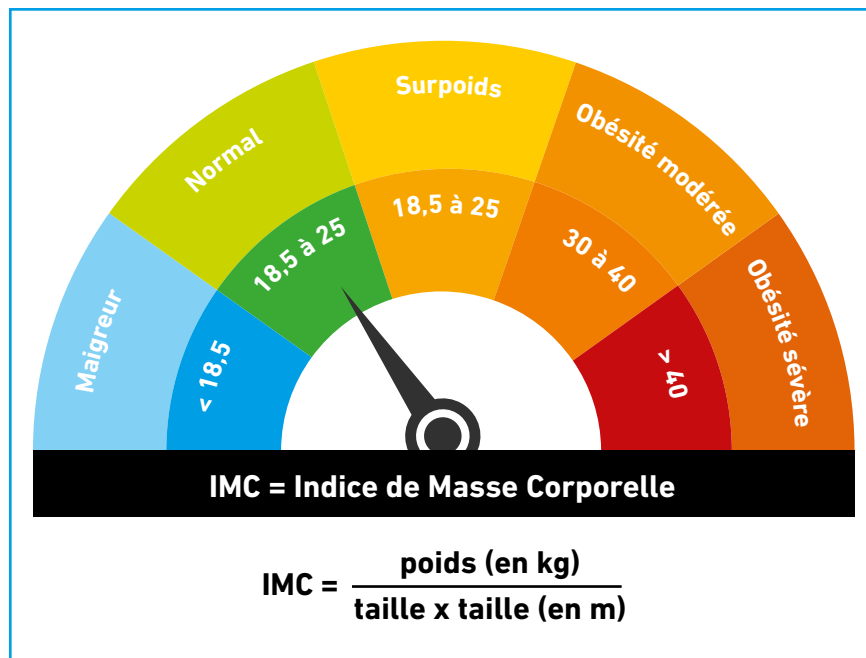


Fig. 3 : Calcul de l'IMC.

des sujets politiques et épistémiques, victimes de l'oppression d'une société patriarcale et "validiste"⁵.

Le propos, ouvertement militant, est par moment caricatural, comme lorsqu'on établit une corrélation étroite entre grossophobie et homophobie [11] ou que l'on estime que la discrimination des gros a des relents racistes. Les remarques peu flatteuses sur le physique ne sont pourtant pas réservées aux lesbiennes et aux étrangers. Et ceux qui abominent ces derniers ne se montrent pas forcément plus tendres envers les minces parmi eux...

Cette volonté de politiser coûte que coûte le combat louable contre la grossophobie méconnaît en fin de compte les aspects génétiques de l'obésité. Ce n'est tout de même pas le patriarcat qui fait grossir, même si on peut, à la rigueur, lui reprocher d'imposer aux femmes le diktat de la minceur à l'origine des discriminations qu'elles subissent. Il est en outre

délicat de mettre l'obésité sur le même plan que l'orientation sexuelle ou la différence ethnique parce qu'il ne s'agit que d'une caractéristique physique, évolutive de surcroît.

Le choix discutable du terme grossophobie – néologisme peu académique⁶, tout comme homophobie ou transphobie – révèle déjà l'intention très américaine d'aider à l'*empowerment* des gros en leur faisant prendre conscience de leur appartenance à une minorité opprimée. Dans un article étonnant, une pionnière des *fat studies*, elle-même pourtant "manifestement valide", invitait ainsi à suivre l'exemple des personnes en situation de handicap luttant pour faire reconnaître leurs droits en tant que citoyens, en définissant politiquement la grosseur comme handicap [12].

Force est en tout cas de constater que ce discours militant, malgré son apparence de scientificité, n'a pas réussi à contre-

⁵ Le "validisme" (*ableism*) ne serait pas qu'une représentation spontanée du pouvoir d'agir du corps mais une vision constituée et exclusive du monde. La perception négative des gros (*weightism*) serait de la même manière le symptôme de rapports de pouvoir inconscients.

⁶ On peut à cet égard regretter l'abandon du concept plus pertinent de *lipophobie*, proposé par Claude Fischler. Le gras fait, en effet, plus peur que le gros dans nos sociétés orthorexiques.

carrer la grossophobie rampante, qui a même pris beaucoup d'ampleur avec le développement d'Internet et des réseaux sociaux. C'est que le combat à mener n'est pas tant politique que culturel, les représentations négatives étant ici écrasantes.

■ La tyrannie des représentations

C'est la société du spectacle qui est en réalité à blâmer pour la piètre estime de soi des personnes obèses. On est passé des moqueries plus ou moins méchantes de cour de récré au *body shaming* ou *fat shaming* systématique en ligne. Dès qu'une célébrité s'affiche avec quelques kilos en trop, des tombereaux d'insultes et de reproches moralisateurs se déversent aussitôt dans les caniveaux dits sociaux. Rage normative qui n'épargne pas non plus les anonymes osant braver l'interdit de paraître publiquement si l'on n'a pas un corps conforme à l'idéal publicitaire.

C'est sans doute là la rançon de l'extimité : quiconque s'exhibe s'expose à la vindicte publique. Les nouveaux Icares, qui volent trop près des projecteurs, se brûlent les ailes et sont descendus en flammes. Mais cette issue tristement prévisible ne les empêche pas de recommencer encore et encore. Les adolescents, qui sont le plus sensibles à ces critiques gratuites, sont paradoxalement les plus friands de ces mises en scène naïves de soi qui peuvent si aisément se retourner contre leur auteur. La victime finit par être fascinée par ses persécuteurs et par faire siens leurs présupposés.

Le manga sud-coréen *Lookism* (fig. 4) offre une cruelle illustration de cette logique perverse de l'addiction : le personnage principal, un lycéen obèse et laid, Hyeong-Seok Park, est constamment et violemment harcelé par ses camarades de classe. Un beau matin, il se réveille dans le corps d'un éphèbe musclé, dont toutes les filles tombent instantanément amoureuses. On imagine aisément la difficulté pour un adolescent sans la moindre estime de soi de

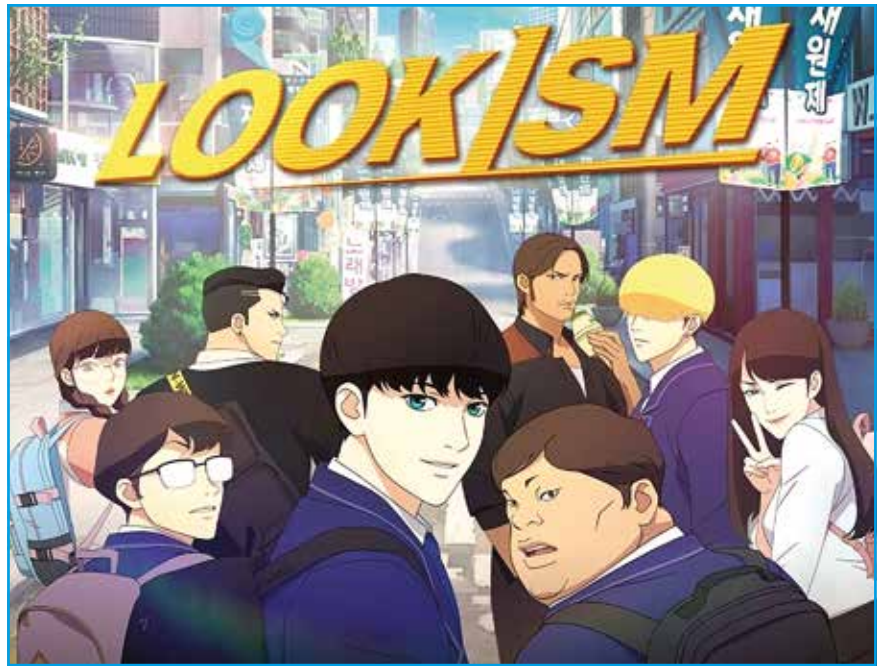


Fig. 4 : Le manga sud-coréen *Lookism*.

s'habituer à son nouveau physique avantageux, mais il est vite tenté de bénéficier de ce *relooking* inespéré...

Sans surprise, il ne dénonce plus guère la superficialité d'une société obsédée par les apparences, dont il avait pourtant jusque-là énormément souffert. Le fait d'assister au harcèlement d'un autre adolescent obèse l'ébranlera toutefois parce qu'il ne pouvait que se reconnaître en lui. Prise de conscience facilitée par le fait que son corps d'origine n'a pas disparu, mais qu'il dort lorsque Park occupe l'autre corps, et vice-versa. Étrange alternance qui symbolise parfaitement la dissonance cognitive entre le corps réel et le corps rêvé, imaginé.

Eli San (fig. 5), qui est devenue subitement obèse à 26 ans suite à une prise d'antidépresseurs, témoigne de la même ambivalence dans sa "dissection de la grossophobie internalisée" : « Quand je vois une pub qui capitalise sur l'image de la femme, je tombe dans le piège des codes qui font vendre. Ma conscience féministe s'entre-déchire. J'observe les corps des mannequins, je suis appâ-



Fig. 5 : Eli San, autrice de *Cet exécrable corps* : dissection de la grossophobie internalisée.

tée par elles, même si je songe au fait qu'elles pourraient casser en deux, sous le poids d'un sac à dos. Je me surprends à rêver de me blesser de la sorte. J'aimerais avoir le luxe de choisir d'adhérer ou non à ces codes. Mais confinée à la marge, je jongle entre colère et envie. Vouloir le même corps qu'elles, mais ne rien faire pour y arriver » [5].

Tant que l'on ne se défera pas de cette fascination morbide pour l'idéal honni (Eli

Revue générale

San confie qu'elle se trouvait déjà grosse quand elle était mince⁷), la grossophobie continuera de faire des ravages. Il faut ici être stoïcien : les représentations n'ont que la force qu'on leur accorde. Pourquoi donner autant d'importance à des opinions bêtes et méchantes ? Pourquoi est-il si difficile de combler les failles narcissiques de l'enfance ?

Faut-il être fier d'être gros ?

L'ironie est que l'obésité est encore perçue comme anormale à une époque où elle est en passe de devenir la norme⁸. Aux États-Unis, des voix se sont élevées dès les années 1960 pour une meilleure acceptation sociale des corps hors normes (le mouvement *fat acceptance*) mais l'on continue de faire comme s'il s'agissait d'une minorité opprimée alors qu'une grande partie du monde est désormais concernée, au point où l'on parle de "globésité" (fig. 6).

C'est la vraie acceptation de soi qui fait, en réalité, défaut. Comme d'autres victimes de stigmatisation sociale, les personnes obèses sont tentées d'inverser la honte en fierté⁹, la *fat pride* ou le *fat praise* allant bien plus loin que la plus raisonnable *fat tolerance*. On se rend alors coupable du même excès de zèle que la *disability pride*, qui affirme parfois étonnamment que le handicap est une "chance". Pour déstigmatiser le handicap ou l'obésité, on en arrive donc paradoxalement à les glorifier. Ne plus avoir honte d'être gros est évidemment essentiel et souhaitable, mais de là à en éprouver de la fierté ? Il est absurde d'être fier de ce que nous subissons, de ce dont nous souffrons : un handicap ou un excès de poids. Il suffirait largement de s'accepter tel que l'on est, de ne plus nourrir de ressentiment à l'égard de ceux qui ont eu moins de malchance dans la vie.

La tendance est toutefois de répéter à l'envi, et sur un ton bravache, à quel

point on est fier de son corps démesuré, mais le rappel constant des vexations subies montre que l'on n'est pas forcément réconcilié avec soi-même.

Le body positive comme formation réactionnelle

Cette schizophrénie est parfaitement illustrée par la *body positivity* qui semble, à première vue, une saine réaction contre le corps idéal et la dictature de la minceur. Mais la mise en avant décomplexée de corps "non conformes" (fig. 7) revient à accepter tacitement de jouer le jeu pervers de la société de spectacle, c'est-à-dire d'être réduit à sa seule apparence physique [15]. Sans compter que les inconscients qui s'exposent aux regards moqueurs des nombreux "rageux" en ligne nourrissent la grossophobie qu'ils veulent combattre : ils s'offrent innocemment en pâture à la vindicte

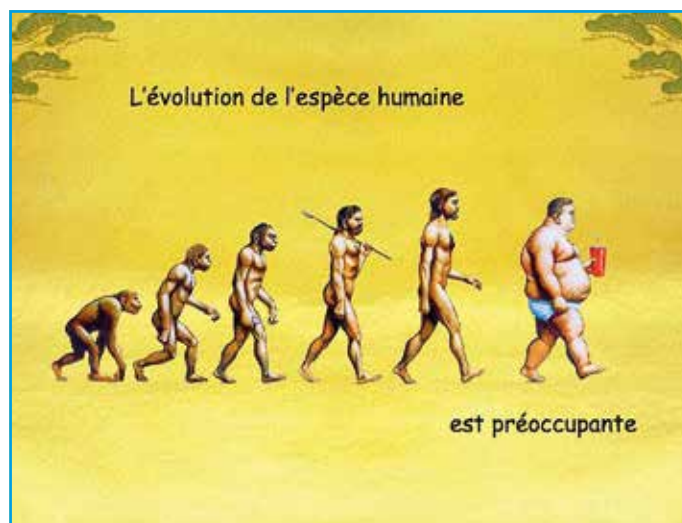


Fig. 6 : "Globésité".



Fig. 7 : Mise en avant décomplexée de corps "non conformes".

⁷ "Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais chéri ce corps. J'en aurais profité, je l'aurais exhibé, j'aurais été vue, et j'aurais eu la confirmation que j'existe, dans le regard des autres du moins. Au lieu de jouir du présent, je vivais dans l'espoir continu de maigrir un jour. Je vivais dans un futur hypothétique qui lui non plus ne m'appartenait pas."

⁸ On sait par exemple que la grande majorité des Américains est en surpoids ou obèse (71,5 %). D'après l'OMS, 40 % des adultes dans le monde étaient déjà en surpoids en 2016 (dont 13 % d'obèses). La progression est d'ailleurs exponentielle depuis les années 1990 : un tout récent article du *Lancet* estime ainsi qu'en 2022, ce dernier chiffre avait grimpé à 16 %, soit près de 1 milliard de personnes obèses [13]. On peut donc raisonnablement penser que la moitié de l'humanité s'écarte de nos jours, peu ou prou, de la "norme" médicale et médiatique.

⁹ Mécanisme de défense classique qui masque mal la fragilité de cette posture, comme on peut par exemple le constater dans le témoignage à fleur de peau de la Québécoise Elizabeth Cordeau Rancourt, "Je suis grosse et fière" [14].

POINTS FORTS

- La grossophobie est une conséquence somme toute prévisible de la société du spectacle et de l'exposition complaisante de soi. On reproche au fond à ces corps démesurés d'être très éloignés de l'idéal médiatique du corps parfait, sportif et en bonne santé.
- Les représentations très négatives qui accompagnent le surpoids et l'obésité, auxquelles les médecins eux-mêmes donnent du crédit, sont le plus souvent intériorisées par les personnes corpulentes jusqu'à en perdre toute estime de soi.
- Les *fat studies*, études sur l'obésité, conçues sur le modèle des études sur le genre et sur le handicap (*gender* et *disability studies*), cherchent à politiser le combat contre la grossophobie, en le mettant sur le même plan que la lutte contre la xénophobie ou l'homophobie.
- Le mouvement *body positive*, qui a eu le mérite de contester la norme dominante de la minceur, a été toutefois rapidement récupéré par le capitalisme libéral, qui le met complaisamment en avant. Il faut dire que les obèses représentent un marché juteux et en pleine croissance.

L'instrumentalisation de la *body positivity* était, en fin de compte, prévisible dans la mesure où l'image du corps n'est pas qu'un phénomène social (mon corps perçu par les autres) mais a d'abord une base physiologique et une structure libidinale, comme le soulignait déjà Paul Schilder dans un livre essentiel [17]. Il est donc illusoire de penser améliorer l'estime de soi des personnes en situation d'obésité en se contentant de redorer leur apparence. Un ravalement de façade ne peut se substituer à un profond réaménagement intérieur.

Conclusion

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que la moderne société de surconsommation se montre aussi cruelle à l'encontre de celles et ceux qui suivent le plus docilement ses injonctions continues. On condamne moralement l'absence apparente de modération tout en encourageant en même temps la consommation compulsive. La grossophobie s'est ainsi étendue au même rythme que l'obésité.

Mais la fin annoncée de l'abondance et la volonté de tendre à une "frugalité heureuse" n'ont pas rendu plus tendre à

publique, même si les belles âmes les féliciteront toujours pour leur courage.

Le *body positive* suscite ainsi immanquablement le *fat shaming* et perpétue l'obsession médiatique de la beauté physique là où l'on s'attendrait au contraire à ce qu'elle soit relativisée. On salue bruyamment l'audace du créateur de mode qui "ose" faire défiler des mannequins grande taille mais on ne souligne guère le biais de sélection qui consiste à écarter d'emblée les obèses et les laides. Tout récemment, un blockbuster hollywoodien, *Argylle*, innovait en choisissant pour héroïne une belle rousse enrobée mais en exagérant tant ses exploits physiques (on pense notamment à la scène absurde du patinage sur... pétrole) que cela en devient risible (fig. 8).

La volonté, en soi louable, de promouvoir d'autres corps, plus ordinaires, plus conformes à la réalité, n'est évidemment pas exempte d'arrière-pensées puisqu'on y a très rapidement vu la possibilité de conquérir un nouveau marché, en rapide croissance. Bien qu'utile et nécessaire,

la lutte contre la grossophobie est désormais un argument marketing comme un autre, au service du capitalisme libéral, qui excelle dans l'art de ramener sagement tout mouvement subversif dans le giron de l'industrie culturelle [16].



Fig. 8 : *Argylle*, de Matthew Vaughn (2023).

Revue générale

l'égard des gros, dont l'existence même paraît scandaleuse à notre époque de désinflation et de restrictions en tout genre. Leur stigmatisation sociale continue de faire fi des facteurs génétiques, dont l'importance a pourtant été démontrée, particulièrement en ce qui concerne les enfants et les adolescents.

L'idéal serait bien sûr que les personnes corpulentes n'aient plus à s'excuser de leur poids et qu'elles soient reconnues comme des sujets à part entière plutôt que réduites à leur poids ou leur tour de taille. Mais il faudrait déjà qu'elles n'internalisent plus la stigmatisation ambiante et commencent à s'accepter telles qu'elles sont. Parce que tant qu'elles souscriront à la représentation négative que leur renvoie le miroir déformant de la société, elles seront condamnées à la dissonance tragique entre image du corps et corps réel.

BIBLIOGRAPHIE

1. DESCARTES R. *Discours de la méthode* (1637), 2^e partie.
2. ZAMBERLAN A. *Coup de gueule contre la grossophobie. Je suis grosse, et alors?* Ramsay, Paris, 1994, "Crucifixion".
3. BERNIER E. *Grandir sans grossophobie. Favoriser une image corporelle saine chez nos enfants*. Les Éditions du Trécarré, Québec, 2023.
4. CAROF S. *Grossophobie. Sociologie d'une discrimination invisible*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2021.
5. SAN E. *Cet exécration corps. Dissection de la grossophobie internalisée*. Les éditions du remue-ménage, Paris, 2023.
6. MANNE K. *Unshrinking. How to face Fatphobia*. Crown, New York, 2024, Introduction ("Fighting Weight", trad. YC.).
7. CONSTANTINIDÈS Y. *Le Nouveau culte du corps*. Les Pérégrines, Paris, 2013.
8. VIGARELLO G. *Les Métamorphoses du gras*. Seuil, Paris, 2010.
9. COLLARD GL. *Corps rebelle*. Éditions Québec Amérique, Québec, 2021.
10. LE MERLE A, PAYEUR R. Étude des expériences vécues comme grossophobes par les patients en surpoids ou obèses dans le milieu des soins, et les conséquences sur leur prise en charge médicale (thèse de doctorat de médecine), 2022.
11. MOLLOW A. Sized Up: Why Fat is a Queer and Feminist Issue. *Bitch: Feminist Response to Pop Culture*, 2013;59:18.
12. COOPER C. Can a fat woman call herself disabled? *Disability & Society*, 1997;12:33-41.
13. <http://www.thelancet-press.com/embargo/malnutritiontrends.pdf>
14. <https://tonpetitlook.com/2018/07/27/je-suis-grosse-et-fierte/>
15. COHEN R, IRWIN L, NEWTON-JOHN T *et al*. bodypositivity: A content analysis of body positive accounts on Instagram. *Body Image*, 2019;29:47-57. Voir aussi Padjemi J. *Selfie. Comment le capitalisme contrôle nos corps*, Stock, Paris, 2023, chap. 7, "L'arnaque du body positive".
16. Cwynar-Horta J. The commodification of the body positive movement on Instagram. *Stream: Culture/Politics/Technology*, 2016;8:36-56.
17. SCHILDER P. *L'Image du corps. Étude des forces constructives de la psyché* (1935). Gallimard, Paris, 1980.

L'auteur a déclaré ne pas avoir de liens d'intérêts concernant les données publiées dans cet article.